



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

NOUVELLE-ORLÉANS, SAMEDI MATIN, 25 MARS 1911

84ème Année

1er Septembre 1827

OMBRES PARISIENNES.

L'Aventure du Marquis de Villemer.

29 FEVRIER 1864.

La première représentation du "Marquis de Villemer" date du 29 février 1864—à quelques jours près, c'est aujourd'hui presque un anniversaire. — Le roman avait paru en 1863. La comédie fut écrite presque aussitôt le roman paru. Les deux succès se soutinrent l'un par l'autre.

En 1863, George Sand habitait encore la rue des Feuillantines, dans un calme de province. Elle la quitta, quelques années plus tard, pour aller habiter la rue Gay-Lussac, d'où elle croyait se "rapprocher" de Paris.

Je vois encore ce salon des Feuillantines, où d'ordinaire se tenait l'auteur du "Marquis de Villemer". Le mobilier en était simple; quelques fauteuils de style Louis XIV, en bois de noyer, recouverts de tapisserie au point, constituaient l'ornement le plus luxueux. Sur une table, recouverte d'un tapis vert sombre, se trouvaient, comme on dit dans la mise en scène, "tout ce qu'il faut pour écrire, son buvard, un encrier, et, piqué dans un vase chargé de petits plombs, un jeu de piques d'ivoire, qui ne demandait qu'à courir sur le papier.

La vie coutumière de George Sand était des plus simples, et toujours la même. Elle se levait tard, et n'était guère debout avant midi, par la raison qu'elle se couchait très avant dans la nuit. Elle s'attablait au travail vers les onze heures du soir, alors qu'elle n'avait pas dîné en ville ou passé sa soirée au théâtre; à partir de ce moment, elle travaillait sans relâche, au hasard de l'imagination, improvisant plutôt qu'elle n'exécutait sur un plan. Avec quelle facilité d'exécution, quelle richesse de conception, quelle rapidité inouïe les feuillets se couvraient d'écriture, voilà ce que ne peuvent imaginer ceux qui n'ont pas été témoins de la puissance et de la facilité de production que possédait cet écrivain merveilleux, dont le cerveau ne se lassait d'aucun labour.

La grande détente se trouvait surtout à l'heure du dîner. Mme Sand dînait rarement chez elle, plutôt chez des amis, mieux en core chez Magny, le restaurateur réputé de la rive gauche,—il a disparu et n'a pas été remplacé.— On l'y invitait parfois, mais, le plus souvent, c'est elle qui invitait les autres. Elle avait son "ardoise", ainsi qu'elle le disait en riant, dans cette maison où elle était chez elle.

Ces dîners étaient presque exclusivement masculins. Cependant on y rencontrait quelquefois Mme Maurice Sand, "Lina",—comme on l'appelait familièrement—la très douce et très charmante belle-fille de George Sand, qui l'adorait. Parfois aussi, mais bien plus rarement, Mme Clésinger, sa fille, "Solange", qui avait épousé en 1847 le sculpteur Clésinger, et qui, quitté, après quelques années d'une union plutôt mouvementée, entre la mère et la fille, les relations avaient la cordialité de celles de l'eau et du feu. La créatrice de Caroline de Saint-Genève dans le "Marquis de Villemer", avait aussi, quelquefois, son couvert mis, à la table hospitalière. Marguerite Thuillier était distinguée, pas jolie, mais de laideur agréable, dolente, avec des airs malheureux, une voix plaintive, un visage hirsoutillé, les yeux gonflés de prière.

On causait de tout et de tous, à ces dîners, et le plus souvent avec bienveillance. L'"amphitryonnie" donnait le "la", toujours de tonalité indulgente, et forcément il fallait rester dans le ton. Il y avait, d'ailleurs, d'exquis causeurs, et c'était grand régal les jours où Alexandre Dumas était un des convives. Il s'en donnait à cœur joie, dans cette intimité, où il courait, à l'entraînement débrié, mettant toute verve dehors.

Quant à George Sand, elle parlait peu, causait à peine, et rare-

ment se laissait aller à faire le "récit". Quand, par hasard, cela lui arrivait, c'était avec simplicité, et bonhomie. Elle racontait comme elle écrivait, au hasard du souvenir, disant les choses comme elles lui venaient, sans nulle prétention à l'esprit: "Je n'ai aucun esprit..." se plaisait-elle à dire parfois. Puis elle ajoutait, en parlant de Dumas fils, qu'elle avait en grande amitié, et qui était pour elle l'expression la plus absolue de l'esprit français: "C'est Alexandre qui a de l'esprit! A la bonne heure, celui-là! Je ne sais pas où ce grand diable va chercher ce qu'il nous raconte, mais il me surprend toujours. Après ça, vous savez, je vais vous dire, c'est que moi, je suis bête!" Et comme on se récriait: "Oui, je suis bête!... c'est lui qui a de l'esprit!"

Un soir, Dumas vint dîner avec elle, "chez elle", par extraordinaire. Elle le consultait volontiers sur les questions de théâtre, parce que, disait-elle: "Il n'entend si bien la machinerie". Alors, ce soir-là, assise dans son grand fauteuil de tapisserie, sous les rayons d'une Carcel haut montée, dans son salon discret, elle lui lut les quatre actes du "Marquis de Villemer", qu'elle venait d'écrire, d'une seule coupée, comme elle écrivait toutes choses. Peu satisfaite d'elle-même, les deux premiers actes ne la contentaient pas. Le rôle du duc d'Aléria, en particulier, lui semblait terne: "Il manque d'entrain, d'esprit, de jeunesse", disait-elle, et elle ajoutait: "Il est bête, comme moi!"

Elle ne lisait ni bien ni mal, mais tout simplement, comme elle faisait toute chose, sans prétention à l'art de lire: "Je lis comme une vieille bonne femme, disait-elle, si on me comprend, c'est tout ce que je veux!"

La lecture dura fort avant dans la nuit. Quand elle l'eut achevée, elle reposa son manuscrit, sur la table, alluma une cigarette et dit, après un moment de silence: "Je ne sais ce que valent les deux derniers actes, mais les deux premiers sont bien mauvais!"

Dumas réfléchit un instant, et répliqua: "Les deux derniers ne sont pas au point, et les deux premiers sont impossibles. Tu as suivi ton roman pas à pas, et un roman, ça n'est pas du théâtre." Alors, avec sa maîtrise implacable, sa merveilleuse lucidité, son entente sans égale de la construction dramatique, il démolit, émietta, reconstruisit, indiqua. Et ce fut, pendant une heure, la critique la plus fine, la plus serrée, la plus délicate, et la plus ingénieuse.

George Sand, écoutait, silencieuse, fixant Alexandre Dumas, de ses gros yeux ronds, le menton appuyé sur sa main gauche, alors que de la main droite, elle tenait une cigarette, qu'elle portait automatiquement à sa bouche, d'où s'échappaient quelques spirales de fumée.

—Tout ça c'est très juste!—fit-elle, quand Dumas se fut tu—mais moi, je ne saurais jamais le faire. C'est trop difficile, puis il faudrait avoir l'esprit que je n'ai pas, parce que moi..."

—Je sais... tu es bête!—fit Dumas, en riant.—Je connais le refrain, pour l'avoir entendu quelquefois.

—Alors..."

—Alors, quoi?"

—Alors, mon petit Alexandre, si tu étais bien gentil, tu collaborerais avec moi, tu récrierais les deux premiers actes à ta manière, et je ne serais plus inquiète de mon duc d'Aléria, parce que toi, tu le ferais parler, comme il doit parler... Ça va-t-il?"

—Tu y tiens?"

—Absolument!!!"

—Alors, j'empêtré le manuscrit.

le second tout entier. Quant au troisième et au quatrième, il les avait simplement remaniés et abrégés. En sa qualité de romancier, Mme Sand faisait du théâtre prolifique. Le rôle du duc d'Aléria ne se ressemblait plus dans la nouvelle version.

Quand Dumas revint rue des Feuillantines, avec le manuscrit mis au point, elle ne tint pas de joie.

—Tu vois, grand diable! s'écria-t-elle, tu vois, je le disais bien, il n'y avait que toi pour le faire! A présent, la pièce est autant de toi que de moi. Quelle part de droits veux-tu toucher?"

Dumas se recusa avec désintéressement, et George Sand insista, très résolue à ne pas céder. Il y eut quelle des deux très honnêtes gens, entre ces deux très honnêtes gens, vives instances, la part de Dumas fut fixée à un quart.

La première représentation fut des plus brillantes et le succès considérable. La salle était superbe. L'enthousiasme fut débordant. Toutes les petites places avaient été prises par les étudiants, qui s'en donnèrent à cœur joie.

A côté du "chef de claque", à la troisième galerie, il y avait un homme de haute carrure, aux longs cheveux, à la face congestionnée, qui tapait à mme un sourd. Il encourageait les rôles, du geste et de la voix. Ce claqueur n'était pas ordinaire: c'était tout simplement... Gustave Flaubert, l'auteur de "Madame Bovary".

La pièce fut d'ailleurs très bien jouée. Ceux qui assistèrent à cette première représentation, ne sauraient oublier Berton père, le créateur du duc d'Aléria, où il était tout à fait charmant d'entrain, d'esprit et de distinction aristocratique.—Gaétan (le marquis de Villemer) fut représenté par un comédien du nom de Ribes, très laid, de mouvements automatiques, mais qui avait de la passion et de la sincérité.—Le comte de Du nières avait pour interprète un vieux comédien du nom de Saint-Léon, Marguerite Thuillier fut une Caroline de Saint-Genève touchante, émue. Sa voix, d'un timbre très doux, s'adaptait merveilleusement à la poésie du personnage.—Quant à la marquise de Villemer, elle fut créée par Ramelli, une comédienne qui ne manquait pas de talent, mais qui a évidemment bénéficié du charme de ce rôle sympathique.

Il me souvient que dans la pièce il y a une scène où la marquise, qui s'est endormie alors qu'on cause autour d'elle, se réveille tout à coup parce qu'on cesse de parler. C'est Dumas qui a fourni la scène, mais c'est George Sand qui a posé comme modèle. Les jours de fatigue, alors qu'elle avait veillé fort avant dans la nuit, il lui arrivait parfois de fermer les yeux et de s'assoupir: "Sur-tout, continuez à causer—dit-elle, à demi-endormie—ne cessez pas de parler. J'ai besoin de repos et, si vous faites silence, vous allez me réveiller: je suis une vieille enfant, et j'ai besoin d'être bercée..."

La pièce du "Marquis de Villemer" fut, à l'Odéon, une série de plusieurs centaines de représentations; elle fut continuellement reprise, jusqu'au jour où elle passa au répertoire de la Comédie. Là, elle trouva en Madeleine Brohan une incomparable et marquise. Mais Berton n'a jamais été remplacé dans le duc d'Aléria.

Je dois dire que les Parisiens se trompent, s'ils s'imaginent avoir été le premier du "Marquis de Villemer". Quelques mois auparavant, pendant l'automne de l'année 1862, la pièce avait été jouée à Nohant, par d'admirables acteurs, avec une perfection rare, en une représentation d'essai. Ces acteurs, c'étaient des marionnettes, de merveilleux pantins articulés, que Maurice Sand confectionnait lui-même, avec une habileté sans pareille. Ces comédiens de Lilliput remuaient, agissaient, allaient et venaient avec une telle perfection d'expression et d'attitude, qu'on avait rapidement une illusion de réalité, dont on avait peine à se débarrasser.

Le jour de cette représentation inattendue, à laquelle, d'ailleurs, Alexandre Dumas assistait, il y eut retard, au lever du rideau, on se serait cru à une véritable répétition générale, et le pu-

blic s'impatientait, se demandant si les marionnettes n'avaient pas eu quelque caprice, tout comme en ont les comédiens en chair et en os.

Enfin, le rideau s'ouvrit, et Balandard, régisseur parlant au public, cravaté et ganté de blanc, sanglé dans son habit noir, annonça cinq minutes de retard: "Mlle Léonora, la jeune première, ayant eu une crise de neurasthénie, et réclamant l'indulgence du public."

—Qu'est-ce que ça peut bien être, une crise de neurasthénie chez une marionnette? interrogea Alexandre Dumas.

—Je sais ce que c'est... répliqua Mme Sand: elle a des fils trop courts, et ça lui donne des mouvements nerveux.

—Ah! bien! c'est la même chose chez les femmes quand elles sont neurasthéniques; c'est qu'elles ont des fils trop courts, c'est-à-dire les nerfs trop tendus, dit Dumas, toujours de logique implacable.

Le "grand diable" avait toujours réponse à tout!

Félix DUQUESNEL.

DEPECHEES Télégraphiques

Mort du graveur statuaire Roty.

Paris, 24 mars.—Louis Oscar Roty, le célèbre graveur en médailles, et membre de l'Institut de France, est mort hier soir à Paris après une courte maladie.

Roty était né à Paris le 12 juin 1846. Admis à l'École des Beaux-Arts il fut élève d'Augustin Dumont et de Ponscarre, concourut en 1872, pour le grand prix de Rome et obtint le deuxième grand prix. Il obtint le grand prix en 1875 avec un sujet de médaille représentant: "Un Berber cherchant à lire l'inscription gravée sur un des rochers du passage des Thermopyles". Il avait déjà paru aux Salons annuels, à celui de 1875 avec "L'Amour piqué" et à celui de 1874 avec une "Médaille commémorative du dévouement des frères de la Doctrine Chrétienne pendant la guerre de 1870-71."

Ses envois de Rome furent: "Vénus et l'Amour", "Jeunesse", "Tête Antique" et "Fragment d'une fresque de Pinturicchio". Il a donné depuis, entre autres: "Vénus caressant l'Amour", médaillon, "Etude", pierre gravée: "Faune et Faunesse"; médaille commémorative de l'Exposition internationale de l'électricité; Effigie de la République; "l'Immortalité", revers de la médaille de Victor Hugo; médaille commémorative du "Centenaire de M. Chevreul"; médaille commémorative de la "Résistance de M. Madier de Montjau au coup d'Etat"; les médailles de "Mouret-Sully", du "Club alpin français" et de l'"Union franco-américaine"; sans compter un grand nombre de médailles-portraits aux initiales exécutées pour des particuliers et de médailles commémoratives en dehors des Salons, comme celle offerte à M. Madier de Montjau par ses collègues de la députation de la Drôme en 1888, en souvenir de sa participation à la résistance au coup d'Etat.

M. Roty avait obtenu une médaille de 3ème classe en 1873, une de 2ème classe en 1882, une médaille de 1re classe en 1885 et le grand prix à l'Exposition universelle de 1889. Il avait été élu membre de l'Académie des Beaux-Arts en remplacement de Bertonot, le 30 juin 1888. Décoré de la Légion d'Honneur en 1885, il avait été promu officier le 29 octobre 1889.

Le président Diaz est toujours en bonne santé.

Galveston, Texas, 24 mars.—Le Dr George H. Lee, professeur à l'Université du Texas, rentré ce matin à Galveston après un séjour de plusieurs semaines à Mexico, rapporte qu'il a eu une longue conversation avec le président Diaz, ces jours derniers et que celui-ci lui a paru en parfaite santé.

M. Lee est d'avis que c'est le président Diaz lui-même qui a prié le gouvernement des Etats-Unis d'envoyer des troupes à la frontière pour mettre un terme à la contrebande d'armes, mais que le Mexique ne subirait pas sans énergiquement protester une intervention armée sur son territoire.

Le différend russo-chinois.

Londres, 24 mars.—Des dépêches privées reçues par plusieurs grandes maisons de commerce de Londres de leurs représentants en Extrême Orient, signalent que le différend russo-chinois au sujet de la Mongolie, prend une tournure inquiétante. Suivant ces dépêches, le gouvernement chinois s'attendrait à une prochaine déclaration de guerre de la Russie.

L'assurance au Lloyd sur les risques de guerre a monté cet après-midi de 5 pour cent.

Les dépêches reçues dans les autres capitales d'Europe sont moins pessimistes et paraissent indiquer que la tension entre les deux pays commence à diminuer.

St Pétersbourg, 24 mars.—

Le gouvernement russe a reçu aujourd'hui une dépêche de son représentant à Pékin, annonçant que la Chine maintient ses précédentes affirmations en ce qui concerne la liberté du commerce russe en Mongolie, c'est-à-dire que les négociants russes sont simplement autorisés à importer des marchandises de toutes provenances, mais à n'exporter que des produits chinois.

Le procès de Viterbe.

Viterbe, Italie, 24 mars.—L'audience d'aujourd'hui a été entièrement consacrée à l'interrogatoire de Genaro Abbatemaggio, l'individu dont les aveux ont permis à la police napolitaine d'effectuer l'arrestation des Camorristes.

Les défenseurs des accusés cherchent à démontrer qu'Abbatemaggio est privé de raison, et que par conséquent son témoignage n'a aucune valeur.

Forte amende.

Savannah, Ga., 24 mars.—Le juge Emory Speer, de la Cour Fédérale de Circuit, imposé aujourd'hui une amende de 20,000 dollars à la Merchants and Miners Transportation Company, convaincue d'avoir accordé des tarifs préférentiels à certains expéditeurs.

Ne Vous Laissez Pas Tromper par des Imitations



LES VÉRITABLES Baker's Cocoa et Baker's Chocolate

portent cette marque de fabrique sur chaque paquet, et ne sont fabriqués que par

WALTER BAKER & CO. LTD.
ESTABLIS EN 1780
DORCHESTER, MASS.

GERMAN-AMERICAN SAVINGS BANK AND TRUST COMPANY

692 RUE DU CANAL,
ENTRE LES RUES ST-CHARLES ET CAMP.

Comptes d'Epargnes Comptes Sujets à Chèques
Boîtes de Dépôt de Sûreté

Nous Sollicitons Vos Affaires et Vous Offrons un Service Efficace,
un Traitement Courtois et une Sécurité Parfaite.

LES MEILLEURS PIANOS

Vendus sur Paiements Faciles au
Mois ou à la Semaine.
Votre vieux piano pris en échange.

Chez Grunewald

MUSIQUE ET INSTRUMENTS DE MUSIQUE.
733 RU· DU CANAL.

VOYEZ LE
BOUDOIR
PLAYER-PIANO
MEILLEUR pour le Prix
\$875
10 Comptant
2 par Semaine

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix
de leurs articles et la loyauté dans leurs
transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapellerie et Articles de toilette pour
messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche.
Côté des rues Dauphine et Bienville, à deux lots de la rue du Canal, 2ème District
21e mars.

LAZARD'S

VENTES DE COSTUMES

Notre vente de Liquidation Annuelle de Comptes de Fantaisie d'Elver se poursuit
actuellement. Voici la dimension de prix remarquable:

COMPLETS de \$10 à \$31	Manteaux.....	\$36.95
COMPLETS de \$31 à \$41	Manteaux.....	\$45.95
COMPLETS de \$41 à \$51	Manteaux.....	\$54.95
COMPLETS de \$51 à \$61	Manteaux.....	\$63.95
COMPLETS de \$61 à \$71	Manteaux.....	\$72.95
COMPLETS de \$71 à \$81	Manteaux.....	\$81.95
COMPLETS de \$81 à \$91	Manteaux.....	\$90.95

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche.
Côté des rues Dauphine et Bienville, à deux lots de la rue du Canal, 2ème District
21e mars.

C. LAZARD CO., Ltd.
718-720 Canal.

JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES

123 pieds rue N. Remparts—150 pieds rue Iberville.

Maintenant que le Printemps et
l'Été s'annoncent,

les jeunes mariés et autres qui se
disposent à entrer en ménage fe-
raient bien de venir examiner le
splendide stock de

Meubles de Styles Modernes
dont nous avons rempli notre Ma-
gasin.

Vous serez surpris et très heureux
d'admirer dans ses détails la beau-
té des

MEUBLES MODERNES.



FRANCIS MAESTRI.



PAUL MAESTRI.

FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,

LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHÉ EN VILLE.
Au Coin des Rues Remparts et Iberville.
LE GRAND.
PAS DE SUCCURSALE